

attendre avec la plus grande impatience.

— Eh bien ! dit le mari. Mais le musicien fit un geste inexplicable du bras, passa rapidement devant M. Loncle sans dire un mot, et s'enfuit plutôt qu'il ne sortit de la maison des Chenizelles.

— Elle l'aura rendu fou, se dit M. Loncle.

Et il monta à la chambre de sa femme, frappa, pria, supplia pour être reçu ; mais tous ses efforts restèrent sans résultat.

Le soir seulement, le bonno apporta à M. Loncle une lettre de sa femme :

« Vous avez voulu, monsieur, lui écrivait-elle, l'aveu de ma faute pour recouvrer la tranquillité. Aujourd'hui seulement, je peux vous le faire complet. Vous seul êtes cause de tout ce qui est arrivé. Je me sentais assez forte pour résister, mais vous l'avez voulu. Je ne vous demande qu'un service ; c'est de me laisser maintenant me retirer dans une maison religieuse et y pleurer en paix ma faute. »

L'année 1834 comptera longtemps dans la vie des habitants de la petite ville de L... Tout le monde put lire, dans la gazette locale, la correspondance intime du mari, de la femme et du musicien, et connaître ainsi les mystères de la maison des Chenizelles. Dans sa douleur, M. Loncle, ayant en main les fatales preuves, courut la ville, et à chaque personne qu'il rencontrait il rendait compte de son malheur. C'est ainsi qu'il alla raconter ses douleurs au procureur du roi, qui trouva l'affaire piquante et fit merveille dans un plaidoyer sur l'adultère dont on parle encore, et c'est ainsi que je fus initié, comme témoin, au début de la vie, à l'étrange problème du mariage.

FIN DES TRIOS DES CHENIZELLES.

Entre femmes.

— Tu teins tes cheveux coquette ?  
— Coquette ! oh ! non... C'est pour pouvoir donner des mèches à mes soupirants sans me compromettre.

Modestie.

Entendu à l'inauguration de la statue de Berlioz :  
— Moi, si jamais on m'élève une statue, je demande la tour Eiffel pour piedestal !

On a la mauvaise habitude d'admirer tout ce que dit le petit Bob.  
Or, dernièrement, à table, son père disait à ses invités :

— Le dîner ne se finira pas sans qu'il nous dise quelque chose de très drôle.

Cinq minutes après Bob disait :  
— Tu sais, petit père, tu n'es pas beau quand tu manges.

Toto fait son éducation.

— Papa, demande-t-il qu'est-ce que c'est que le revenu.

— Le revenu, mon ami, à cette époque-ci, c'est l'argent qui n'est pas encore parti !

Quelle différence y a-t-il entre un prédicateur et un ministre des finances ?

Le prédicateur touche pour convertir.

Le ministre convertit pour toucher.

On parlait hier d'un banquier vengeur que poursuit la justice.

— Il avait cependant, dit X..., un grand fond d'honnêteté...  
— A vendre.

En consultation :

— Docteur ! je ne vais pas bien, mon sommeil est troublé par des cauchemars et surtout par des visions de femmes complètement nues.

— Très bien, mon cher ami. Vous prenez tous les soirs avant de vous coucher, une infusion de feuilles de vigne.

**CONSOMPTION**—J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'expresse.  
Dr T. A. SLOUM, succursale : 38 rue Yonge, Toronto.



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous mois.

Annances: Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,  
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 13 Novembre 1886

LEGENDE BIBLIQUE

La Barbe de Taillon.

- I.—En ce temps-là, il y avait dans la province de Québec un homme qui avait une grande barbe.
- II.—Et cet homme passait pour un juste, et tout le monde l'avait en grande vénération.
- III.—Tout prospérait chez lui et ses vœux étaient exaucés.
- IV.—Et il s'appelait Taillon.
- V.—Et il était grand chef dans la tribu des pendards.
- VI.—Et les sages du pays disaient qu'il avait une mascotte qui lui portait bonheur, et que cette mascotte était sa barbe.
- VII.—Elle était regardée par tous comme un objet sacré, jamais la pince ou le ciseau n'en enlevait un seul poil.
- VIII.—Les malades, les galeux, les infirmes de la tribu des pendards venaient la toucher avec onction.
- IX.—Et ils s'en retournaient guéris.
- X.—Et ils criaient à tous les vents : " gloire et salut à la barbe de Taillon ! "
- XI.—Gloire au Juste des Justes ! Gloire au plus Honnête des Honnêtes !
- XII.—Mais Mercier de la tribu des Rouges était alors en guerre avec la tribu des pendards.
- XIII.—Et l'on faisait de grand préparatifs pour le combat.
- XIV.—Et le chef de la tribu des Rouges qui connaissait le pouvoir magique de la barbe de Taillon ; s'écriait :
- XV.—" Qui nous délivrera de ces poils maudits ? "
- XVI.—Et il assembla le conseil des sept, qui était composé des plus anciens de la tribu.
- XVII.—Mais ils ne trouvaient aucun moyen et étaient plongés dans une immense affliction.
- XVIII.—Et alors il entra un père de la tribu des Nationaux.
- XIX.—Et ce père s'appelait David.
- XX.—Et alors il leur dit : " Je vous débarrasserai de la barbe de Taillon et j'écraserai l'aspic sous mes souliers de bœufs. "
- XXI.—" Aussi vrai que le soleil fait mûrir les fruits de la terre et que les poissons parcourent la profondeur de l'Océan ; "
- XXII.—" Aussi vrai que la lune éclaire les ombres de la nuit et qu'il y a du whiskey dans les bars-rooms ; "
- XXIII.—" Aussi vrai que le tabac canayen est le meilleur du monde ; aussi vrai que la Presse s'est vendue ; "
- XXIV.—" En vérité je vous le dis, je vous débarrasserai de cette barbe. "
- XXV.—Et David prit les traits d'une femme jeune et belle, et il entra la nuit dans la chambre de Taillon.
- XXVI.—Et ce dernier sans défiance le laissa approcher de son chevet ; et même lui offrit l'hospitalité avec joie.
- XXVII.—Et quand il fut endormi, David se leva, et tira une strappe qu'il avait cachée sous le lit.
- XXVIII.—Et il affila un rasoir dans le silence de la nuit.
- XXIX.—Et il lui coupa cette barbe qui était toute sa puissance.
- XXX.—Et quand Taillon se réveilla, la femme jeune et belle était disparue et sa barbe aussi.
- XXXI.—Et Taillon s'écria avec désespoir : " je suis un homme euit. "
- XXXII.—" L'avenir se dresse devant moi plus noir que la cantine de Joe Beef et mon âme tressaille de douleur. "
- XXXIII.—" Je ne pourrai me présenter au combat sans ma barbe, et mes soldats n'auront plus confiance en moi. "
- XXXIV.—" Oh ! malheur pour moi et pour ma tribu jusqu'à la consommation des siècles. "
- XXXV.—Et il alla trouver un marchand qui s'appelait

lait Bisillon et qui vendait des aromates, des orépons, des chignons et des fards aux femmes de la tribu.

XXXVI.—Et il lui acheta une fausse barbe dont il recouvrit son menton pour que son peuple ne s'aperçût de rien.

XXXVII.—Mais cette barbe n'avait aucun pouvoir, c'était une barbe ordinaire comme on en voit partout ;

XXXVIII.—Comme la barbe du bouc qui gambade au millieu des chèvres ;

XXXIX.—Comme la barbe de Robillard marchand de foin à Berthier.

XL.—Et désormais la guigne tomba sur lui des quatre points cardinaux.

XLI.—Et il fut battu honteusement dans le combat contre la tribu des Rouges.

XLII.—Et avec sa barbe, son honnêteté était disparue ;

XLIII.—Et il imaginait un tas de plans de nègres pour garder le pouvoir ;

XLIV.—Et il essayait d'acheter des veaux dans les marchés d'alentour ;

XLV.—Et il jetait des croix dans le jardin de ses ennemis.

XLVI.—Mais ces moyens qui auraient réussi s'il avait eu sa barbe, demeuraient maintenant stériles.

XLVII.—Et les sages de sa tribu lui dirent qu'il faudrait attendre 169 lunes avant que sa barbe ne fut repoussée.

XLVIII.—Et en attendant la 170<sup>me</sup> lune, il errait mélancoliquement sur les routes en implorant la charité publique.

LE DEGRAISSEUR DU "MONDE."

C'est vraiment un singulier journal que le *Monde* ; dans ses faits divers il adore les scandales gros et petits, il en invente au besoin, les expressions de haute graine lui sont chères, tandis que dans ses romans il se montre d'une pudibonderie toute britannique.

Pour cette partie du journal il n'est pas de précaution que l'administration pendarde ne prenne pour sauvegarder les chastes consciences de ses lecteurs. Alors voici comment les choses se passent : Les romans modernes ne pouvant généralement pas pénétrer dans les couvents de jeunes filles, M. Vanasse remet sans distinction un lot des derniers bouquins parus, entre les mains de M. Lasalle, avec charge pour lui de nettoyer l'œuvre de tout ce qu'elle peut contenir d'impur. M. Lasalle joue le rôle de la benzine enlevant les cochonneries de dessus un habit sale ; il doit rendre l'œuvre propre et innocente, bonne pour les distributions de prix dans les pensionnats de demoiselles.

Loïn ne nous la pensée de blâmer M. Lasalle de ce travail éminemment moral, dont il s'acquitte parfaitement et qui lui vaudra plusieurs bons points pour forcer les portes du paradis. Mais tant qu'à dégraisser un habit il faut nettoyer tout ou rien. Vous aurez beau avoir une redingote à la propriétaire toute neuve avec trois rangs de boutons, si votre culotte est déchirée ou couverte de tâches vous ferez piètre figure dans un salon à fêter avec les dames. C'est ainsi que M. Lasalle devrait bien parfois étendre ses fonctions, de dégraisseur moral aux colonies locales de son journal ; combien de mères de famille le béniraient !

On rapporte qu'un jour il fut apporté par M. Lessard je crois, un roman de l'école naturaliste fort intéressant mais terriblement sale ; " tachez d'en faire un ouvrage plein d'onction, ne laissez passer rien de suspect ; " lui fut-il recommandé. Plusieurs jours après M. Lasalle présente au directeur une rame de papier couverte de ponctuations.

—Voici votre roman, fit-il.

—Mais je ne vois que des points et des virgules, répond M. Lessard ahuri.

—Eh ! sans doute, cette œuvre était tellement risquée, qu'après avoir déguisé les passages maudits il ne restait plus que la ponctuation !

Si de tels scrupules présidaient à la confection du *Monde* ami des mots de la halle, combien de colonnes blanches, apparaîtraient dans cette feuille !!!!!

PETITE CORRESPONDANCE

(Cinq centimes la ligne. Doit être adressé au bureau du Canard le lundi matin au plus tard.)

*Irma Anasthasie.*—J'attendrai au coin de la rue St-Laurent et Dorchester. N'oubliez pas de m'apporter une sly nous crevons de faim à notre maison de pension, je pense toujours à toi. *Etudiant en méd.*

*A. O. D.*—Pas d'affaire ! je n'irai pas voir le médecin en toute. Voulez-vous donc me faire crevier ! *Leontine.*

*Auguste.*—O Auguste ! mon cœur s'est donné à toi le jour de la pleine lune, pourquoi m'as-tu abandonné ? Le waiter d'en face a promis de me venger et de te faire manger de l'avoine.—*Elisa B.*

*T. T. Penard.*—Il y a un beute pour blaguer les gens. Dépêchez-vous de me payer la culotte que vous me devez, avant d'être fichu à la porte par le nouveau ministre ! *R. Taillon.*

LES GENS DISTRAITS.

On parlait des gens distraits, et là-dessus, chacun racontait la sienne.

La sienne ? quoi ?  
Vous avez compris ; il suffit. Je parle comme le peuple, et si les puristes ne sont pas contents, narguez aux puristes.

Je disais donc que chacun racontait la sienne. On ne manqua pas de citer l'exemple fameux de ce savant qui, allant aux cabinets (sauf votre respect) avec un volume dans les mains, posait soigneusement l'inquarto sur le trou et s'en retournait... avec le couvercle.

Un souvenir en amène un autre. Quelqu'un alors se rappela l'évêque de M\*\*\*, qui se trompait de sacrement, donnant la confirmation à ses ouailles au lieu de la communion, tant il avait l'habitude de souffleter le monde !

Il fut question aussi du vent qui parcourant le pays pour inviter la famille aux obsèques de sa femme, rencontre des amis, entra avec eux au cabaret, prit des ca... et s'absorba si bien dans son jeu, qu'il oublia jusqu'au soir qu'on l'attendait pour l'enterrement.

Quand la raison lui revint, il commença, de honte, par arracher les cheveux, balbutiant avec conviction :

—Décidément, je me suis conduit comme un misérable !

Mais il se calma bientôt sur cette réflexion aussi juste que philosophique :

—Après tout, le mal n'est pas si grand. Je ne l'aurais pas ressuscitée, ma pauvre Susanne, et elle n'en est pas moins bien enterrée !

Avec des arguments pareils, que de choses pénibles l'on pourrait se dispenser de faire !

Qu'on ne pense plus à sa femme, dès qu'elle est morte, je comprends cela, moi, jusqu'à un certain point. Vous avez vécu dix ans avec elle, vous avez souffert de ses lubies et de ses jalousies, vous étiez son esclave : peut-être le dîner n'était-il jamais prêt à l'heure, ni la couverture faite ; peut-être la chère âme continuait-elle toute la nuit ses querelles du jour : supplice perpétuel dont un trépas heureux enfin vous délivre.

Sans se l'oser avouer à soi-même, on bénit la destinée qui arrange tout pour le mieux. On est comme grisé par cette liberté tout à coup conquise ; et vive la joie, désormais ! Le mari insouciant a la folie de son bonheur, et cette ivresse momentanée lui peut servir d'excuse.

Mais qu'un jeune homme oublie, le soir même des noces, qu'il s'est marié le matin, laisse sa Juliette au bal et aille se coucher tout seul, concevez-vous une si énorme distraction ? Cela est arrivé une fois ou deux, m'assure-t-on, depuis que le monde est monde : il fallut réveiller l'étrange amoureux, la nuit, et le rappeler à son devoir. Ce fut pour lui la confusion des confusions.

—Tiens ! c'est vrai ! bégaya-t-il. Où donc avais-je la tête ?

—En effet, répliquèrent les parents de la jolie fiancée, où l'aviez-vous ?

Ce serait un livre bien amusant à écrire, que celui de ces aberrations momentanées de l'intelligence humaine. Savez-vous que de grandes guerres en sont sorties, que des royaumes se sont choqués, qu'on a massacré, brûlé, pillé et surtout violé avec rage, sans autre motif que de pareilles bagatelles ? Les historiens n'ont pas même l'air de soupçonner ces causes-là, et, par ainsi, toute l'histoire est à refaire.

Mais il y a des distractions plus innocentes, qui ne nuisent à personne et dont l'imprévu comique provoque un rire universel. Voici comment un employé de chemin de fer fit s'écarter toute une église, en pleine messe, le curé compris ; je ne parle pas des clercs, qui, eux, pour rire, n'ont pas besoin qu'on les chapouille.

Guiraud (c'est le nom du citoyen) avait d'abord été le chantre officiel de la paroisse. Mais le curé baptisait peu, on ne mourrait pas beaucoup et l'on se mariait encore moins ; le tout ne rapportait guère. Or, Guiraud était positif ; il voulait pouvoir compter sur sa ration quotidienne, le travail ne lui faisait pas peur, et il s'embrigada dans le personnel du chemin de fer.